

femme de Simon, son ami, et parce qu'elles étaient toutes trois nobles et fort délicates. Le petit Louis entra dans celui de sa mère. Les trois *Jihyaku* accompagnèrent le cortège, l'un marchait à côté de chaque *norimono*. Lorsqu'on approchait du lieu du supplice, Agnès dit à Jean, qui l'accompagnait : « Jésus mon Sauveur, allant au Calvaire, marchait à pieds tout fatigué qu'il était ; et moi misérable que je suis, je me ferais porter en litière ! » Elle fit beaucoup d'instance pour descendre, mais Jean l'en empêcha, disant que les gardes ne le permettraient jamais, parce que le gouverneur l'avait ainsi ordonné.

La première martyrisée fut Jeanne, mère de Simon. C'était une femme d'un courage et d'une vertu héroïques. Elle le fit bien voir en faisant cette prière aux bourreaux : « Quand mon Sauveur, dit-elle, fut mis en croix, on lui perça les mains et les pieds, et on lui fit souffrir de très cuisantes douleurs. Je désire passionnément l'imiter, autant que je le pourrai. C'est pourquoi, je vous prie de ne me point épargner, mais de me faire sentir toute la rigueur du supplice. Serrez-moi le plus étroitement que vous pourrez les bras et les jambes. Pour le cou, je vous supplie de me le laisser un peu libre, afin que je puisse continuer mes prières, et déclarer mes dernières volontés à mes amis. »

On fit ce qu'elle désirait. Et alors cette femme animée d'un zèle divin, se voyant assise dans la chaire de la vérité, fit un petit discours au peuple qui était accouru en foule pour assister à leur supplice. « Ecoutez, » dit-elle, vous tous ici présents. Vous me voyez dans un état où je ne voudrais pas mentir, puisque je suis sur le point de mourir, et que je m'en vais rendre compte à Dieu de toutes mes actions et de toutes mes paroles. Or je vous proteste en toute sincérité, qu'il n'y a point de foi au monde dans laquelle l'homme puisse se sauver, si ce n'est la chrétienne. C'est pourquoi, je vous prie de tout mon cœur d'ouvrir les yeux à la vérité, et de renoncer au culte de vos faux dieux. Et vous, mes frères et mes sœurs, qui avez reçu le saint Baptême, persévérez dans la foi et que la mort que vous nous voyez souffrir, ne vous épouvante pas. Il n'y a rien de plus doux que de mourir pour celui qui a donné sa vie pour nous. »

Elle voulut continuer son discours. Mais l'officier de la justice, craignant qu'il excitât quelque mouvement dans l'esprit de ceux qui l'entendaient, prit sa lance, et lui en porta un grand coup dans le côté, sans toutefois le percer. La martyre s'écria deux fois : « Le fer n'est pas bien affilé. » Et comme elle prononçait à haute voix, *Jesus, Maria*, l'officier redoublant son coup, lui porta sa lance dans le côté gauche, avec une telle violence, que le fer passa à travers l'épaule droite. Un fleuve de sang s'échappa aussitôt de sa plaie, et son âme bienheureuse s'envola au ciel. —

Ensuite vint le tour de Madeleine, femme de Jean Minami. Comme on l'attachait à la croix très cruellement, elle rendit tout haut de très humbles actions de grâces à Dieu du tourment qu'on lui faisait souffrir. Mais ce n'était rien en comparaison de la douleur qu'elle éprouvait, de voir son petit Louis, qu'on allait faire mourir devant ses yeux. Ce pauvre enfant voyant qu'on liait sa mère, se vint lui-même présenter aux bourreaux, pour être attaché à la croix comme elle. Quelqu'un alors lui cria : « Ne craignez-vous point la mort ? Vous en voilà bien proche. — Non répondit l'enfant, je ne la crains point ; je veux mourir avec ma mère. »

(A suivre.)